

Les affres de l'écriture...

André Vanasse

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2012). Les affres de l'écriture.... *Lettres québécoises*, (148), 3–3.

Les affres de l'écriture...

Au moment où je m'apprête à rédiger cet éditorial, je viens tout juste d'écrire les derniers mots de mon roman après vingt-quatre mois d'écriture. Si tout va comme je l'espère, *La flûte de Rafi* sera publié en 2013. Pour tout écrivain, la publication est un moment crucial dans sa vie bien qu'il ignore comment son livre sera reçu.

Je me souviens. C'était vers la fin de l'année 1980. J'avais rencontré Yves Beauchemin, pour qui je faisais une recherche sur un sujet littéraire destiné à Télé-Québec. Il était très angoissé. *Le Matou*, son deuxième roman, allait être publié incessamment. « Je n'ai aucune idée de la manière dont il sera reçu », m'avait-il dit, inquiet à l'idée que ce manuscrit — de plus de six cents pages — auquel il avait mis toutes ses énergies puisse être reçu avec froideur sinon avec mépris par la critique.

On connaît la suite : *Le Matou* fut un immense succès. Le livre fut vendu à un million cinq cent mille exemplaires et il fut traduit en dix-huit langues.

Cette anecdote pourrait bien illustrer la situation de l'écrivain face à la critique et à son public. Il est difficile de prédire la destinée d'un livre avant qu'il soit diffusé dans le grand public. Certains romans d'auteurs pourtant célèbres ont été des bides. Le public peut boudier, même si l'adhésion du lecteur semblait acquise d'emblée.

Les hauts et les bas

Écrire un roman est une entreprise souvent épuisante. Le lecteur ignore dans quel état d'esprit se trouve l'écrivain durant la période de rédaction. Ce dernier peut être plusieurs jours sans pouvoir écrire une seule ligne, puis soudain c'est la débâcle : les pages sont noircies à la vitesse de l'éclair avec ce sentiment d'euphorie qui l'accompagne. *Je suis un génie !*, se dit l'écrivain. Et puis quand il relit les pages écrites dans la fièvre, il voit bien que cet état d'extase l'avait aveuglé. Ce qu'il jugeait exceptionnel laisse voir, après une relecture attentive, toutes les failles qui y sont disséminées. Et c'est alors un moment de déprime. Il faut tout réécrire, modérer le ton, polir, élaguer, rendre lisses les aspérités du langage avant d'arriver à une certaine satisfaction devant la séquence écrite.

Quand tout cela est à peu près valable, voici que l'écrivain sèche : il s'est vidé. La page blanche recommence à le hanter. Il tourne en rond. Il se désespère. Il se dit qu'il manque totalement d'imagination, que jamais il n'arrivera au bout du tunnel, qu'il n'est pas un véritable écrivain, qu'il devrait tout laisser tomber.

La solitude

L'écrivain est seul. Il a beau raconter à ses proches les affres de l'écriture, ses confidents ne peuvent pas grand-chose pour lui. Leurs conseils peuvent même être des pièges, le lancer sur une piste qui, en fin de compte, se révélera sans issue par rapport à la direction que l'auteur voulait donner à son roman. Il faut alors faire marche arrière, effacer les pages écrites et recommencer à neuf. Un pas en avant, un pas en arrière et le sentiment parfois de reculer.

Et si, au moins, l'auteur pouvait être rassuré sur la qualité de son écriture ! Or le doute subsiste : comment être convaincu que les lecteurs

— qui sont des proches ou des amis — ne lui dorent pas la pilule ? Tout écrivain le moins lucide sait que ses intimes ne disent jamais crûment leur opinion. La mesure est la norme : il faut éviter de jeter l'ami dans l'abattement. Ils disent des vérités, mais du bout des lèvres.

L'éditeur

Tout ce que l'auteur peut espérer — quand le roman sera terminé — est d'avoir à ses côtés un éditeur sévère et franc. Cela se trouve. Il y en a plusieurs au Québec. On ne dira jamais assez l'importance d'un bon directeur littéraire. C'est lui qui met le doigt sur les lacunes. Il est capable de les repérer au premier coup d'œil et de trouver des solutions pour améliorer le manuscrit qu'il a en main. Le travail du directeur littéraire peut faire la différence entre un livre simplement bien reçu et un livre encensé. Un bon éditeur, c'est un cadeau immense pour un écrivain...

Cela dit, le bon éditeur est aussi embêté que l'auteur en ce qui concerne le succès du livre. S'il peut prévoir la réception et même les possibles nominations aux prix littéraires, il reste vague en ce qui concerne les ventes. Il se contente de dire à l'auteur que son livre se vendra entre cinq cents et mille exemplaires, mais qu'il sera ravi si le livre dépasse ces chiffres. L'auteur, s'il est débutant, se dira que son éditeur est un pessimiste. L'écrivain chevronné se taira. Il sait que c'est la vérité !

Les sombres chiffres des ventes

Il faut bien le dire : quatre-vingt-dix pour cent des auteurs connaissent des ventes inférieures à mille exemplaires. Cela est vrai pour le Québec tout autant que pour la France, à cette différence près que le succès en France rapporte dix fois plus pour la bonne raison que la population de la France est dix fois plus élevée que celle du Québec. Quand un auteur vend cinq mille exemplaires ici, ce chiffre grimpe à cinquante mille en France. La différence est énorme en termes de revenus. Voilà qui explique la mendicité des éditeurs littéraires québécois. Plusieurs vivent de l'air du temps et doivent travailler ailleurs pour survivre. Particulièrement les petits éditeurs québécois, fort nombreux depuis une dizaine d'années.

Quant aux auteurs, ils sont dans la même situation. Presque tous sont dans l'incapacité de vivre de leur écriture. Beaucoup sont professeurs. Les autres travaillent souvent dans le domaine des arts, de la culture ou des loisirs.

Ce qui est admirable à mes yeux est que des individus, par amour de la littérature, soient prêts à consacrer des années de leur vie à l'écriture de poésies ou de fictions en sachant que tout ce travail ne leur rapportera même pas, loin de là !, le salaire minimum.

Les écrivains sont des idéalistes. Ils méritent notre respect. D'autant qu'un certain nombre d'entre eux auraient droit à bien plus de considération que ce qu'ils reçoivent actuellement. Combien ont été ignorés, ou peu s'en faut, alors que leurs œuvres étaient exceptionnelles ? Tout cela parce que leurs livres ont été publiés au mauvais moment ou encore mal diffusés, de sorte que personne n'a jugé bon d'en parler alors qu'il était évident qu'on aurait dû le faire.

À celles-là, à ceux-là, je lève mon chapeau : contre vents et marées, ils continuent d'écrire dans l'espoir qu'un jour on reconnaîtra leur talent.

C'est ce que je leur souhaite de tout cœur...

L'écrivain est seul.
Il a beau raconter à
ses proches les affres de
l'écriture, ses confidents
ne peuvent pas
grand-chose pour lui.